

# Le langagier

BULLETIN LINGUISTIQUE DU DÉPARTEMENT D'ÉTUDES FRANÇAISES ET DE TRADUCTION

Tél. : (705) 675-1151, poste 4305  
Télééc. : (705) 675-4885  
Courriel : langagier@laurentienne.ca

Université Laurentienne

Sudbury (Ontario) Canada P3E 2C6  
http://www.etudesfrancaises.laurentienne.ca

ISSN 1201-7493

Équipe : - rédaction : Pascal Sabourin  
- lecture d'épreuves : Ali Reguigui, Amélie Hien  
- mise en page : Béatrice Dubé-Prévost

15<sup>e</sup> année, N° 65, © novembre 2007

## Dans ce numéro :

Balancine / Barouche /  
*Boom* (et *bôme*) / Canot ou canoë? /  
Drave, draver / *Peopliser* (parfois  
*peopliser*) / Rhume et grippe /  
Saynète (et non scènette)



**Réflexion langagière** : « Une monstrueuse aberration fait croire aux hommes que le langage est né pour faciliter leurs relations mutuelles. » Michel Leiris



## Mot de la rédaction :

Bienvenue à la quinzième année de parution du **Langagier**! Eh oui! Tout a commencé en décembre 1993! Conscients du besoin de réfléchir sur la langue française d'ici et d'ailleurs, quelques membres du Département de français de l'Université Laurentienne lançaient un bulletin linguistique qui, au cours des années, s'est fait connaître par le regard original qu'il posait sur la langue française. Pas de grands discours du haut de la tour, mais plutôt des observations parfois divertissantes concernant certains phénomènes rencontrés au hasard de conversations ou d'écoute, ou suggérés par nos lecteurs. En avant, donc, et continuons sur la même « **erre** d'aller » (tiens, tiens, un nouveau cas!)



## BALANCINE

Ah! Nos plaisirs d'enfants à se balancer au bout de deux cordes fixées à une branche d'arbre ou à un chevalet. Dans notre langage, l'appareil s'appelait une **balancine**, **balancigne**, **berlancigne** ou **barlancine**. Nous allions nous **balancigner** dans le parc avec les amis après le souper, pour placoter un peu et éviter de faire la vaisselle! Mais d'où venait ce terme que nous adaptions à d'autres

contextes comme celui de se tenir en équilibre (se **balancigner**) sur la clôture de bois du voisin, fraîchement peinte en blanc?

Le mot est très ancien, formé vers 1530 sur le verbe balancer, et appartient au vocabulaire de la marine. Il se dit du cordage servant à soutenir un espar (voir plus loin : **bôme**) et à régler son inclinaison. C'est à partir de l'idée d'objet suspendu au bout d'une corde que le terme a désigné, au Canada, la balançoire de notre jeunesse.

## BAROUCHE

« Il n'a pas pris soin de sa belle Chevrolet 1966, et ça marche maintenant comme une vieille **barouche**. ». Cherchez dans les dictionnaires *Robert*, *Multi*, *Québécois d'aujourd'hui*, *Plus*, etc. et ce terme pourtant très répandu dans la langue des francophones d'Amérique, notamment en Acadie, ne s'y trouve pas. Le *Dictionnaire Bélisle de la langue française au Canada* lui attribue le sens d'une vieille voiture quelconque.

**Barouche** remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en France. C'était un type de calèche à deux sièges se faisant face l'un l'autre, le siège arrière étant protégé par un capot rétractable en cuir. Le terme lui-même était un emprunt à l'allemand *barutsche*, venu de l'italien *birocchio* et du latin populaire *birotus* (*bi* = deux, *rota* = roue). Tiré par deux chevaux, la version « moderne » à quatre roues a été très populaire en France, en Angleterre et en Allemagne jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et elle était surtout utilisée par les bien nantis et les personnes de rang.

Comme il arrive souvent dans la langue familière, le peuple récupère des termes utilisés par la classe supérieure en leur donnant un sens dépréciatif. La **barouche** du bourgeois, voiture luxueuse aux bois précieux et aux cuirs luisants, est devenue la bagnole à moitié « défin-tisée » de Ti-Jean, sa vieille **barouche**.

## BOOM (et BÔME)

Au Canada français, le mot *boom* se dit d'une série de pièces de bois flottantes servant à contenir d'autres billes (voir l'article **drave** dans ce même numéro), ou encore une pièce de bois ou de métal utilisée pour suspendre ou soulever un objet. Comme le terme lui-même, tous ces sens sont des emprunts à l'anglais.

Mais l'aventure langagière ne s'arrête pas là! Au cours d'un récent voyage dans les Maritimes, nous écoutions un Acadien parler de « *la boom* » de son voilier (la pièce horizontale qui retient le bas de la voile; l'espar). Première réaction : l'Acadien utilise le même terme que nous, en Ontario, à la différence que son mot est un féminin et que sa prononciation rappelle plutôt « baume » que « boum ». Vite aux dictionnaires!

En effet, *bôme* existe bien en français standard (et au féminin!) pour désigner l'espar horizontal sur lequel sont enroulées (enverguées) les voiles d'un navire. Après tout, notre Acadien utilisait correctement le **bôme**, et notre impression initiale d'anglicisme à la mode ontarienne n'était due qu'à notre incompréhension d'Upper-Canadian.

## CANOT ou CANOË?

Un jeune visiteur Français, encore sous le choc culturel de se retrouver parmi des parlants français de Noëlville qu'il avait peine à comprendre, nous demandait pourquoi, au Canada, nous prononçons *cano* et écrivions *canot*, alors qu'en France on ne connaissait que le terme *canoë*, prononcé *canoé*.

La différence entre l'usage canadien et l'usage français repose sur des considérations en partie historiques, en partie culturelles. Les Français ont emprunté leur mot à l'anglais *canoe* au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la France entière s'énamourait de tout ce qui était anglais (voilà pour la partie culturelle!). L'anglais

tenait ce même terme de l'espagnol *canoas* (XVI<sup>e</sup> siècle), que les conquérants espagnols avaient rapporté de leurs voyages dans les Bahamas (de la langue arawak). Donc, arawak/ espagnol/ anglais/ français.

Le mot qui a survécu au Canada, *canot*, a la même origine (arawak) que *canoë*, mais il n'a pas séjourné en pays anglais. La terminaison « ot » du terme canadien est issue d'une réfection orthographique du mot espagnol (XVI<sup>e</sup> siècle), répandue dans la langue populaire française de la Normandie et du Poitou. Cette graphie est passée directement au Canada à la faveur des migrations de colons Français au XVII<sup>e</sup> siècle. Donc, arawak/ espagnol/ français/ canadien-français. Notre jeune ami Français parut étonné de l'authenticité de notre *canot*, comparativement à son emprunt grossier du mot anglais *canoe*.

### DRAVE, DRAVER

Apparu dans la langue française du Canada vers 1880, le mot *drave* est évidemment une adaptation de l'anglais *drive*. C'est le flottage du bois; le fait de diriger le bois flottant vers un point en aval d'un cours d'eau, habituellement une scierie. On disait autrefois : « faire la drave », « travailler sur la drave ».

Cette création canadienne, *drave*, se distingue par sa conformité aux caractéristiques fondamentales de la langue française. Les anciens draveurs auraient pu simplement faire un emprunt du genre *canoë* : une *drive*, *driver* le bois. Par ailleurs, nous constatons que la langue française n'a qu'une quinzaine de termes commençant par *dri-*, et ce sont tous des emprunts à des langues étrangères. Ex. : dribble, drift, drill, drive, driver, drink, drive-in (de l'anglais), drisse (de l'italien), dringuelle (de l'allemand), etc. Nos ancêtres savaient comment emprunter des termes anglais, mais ils savaient aussi, instinctivement, comment adapter un mot au génie de leur langue. Pour s'en rendre compte, il suffit d'ouvrir le *Robert* à la série de mots commençant par *dra-* : la plupart de ces termes ont suivi la filiale habituelle du lexique français : latin/ bas-latin/ ancien français/ français. Peu instruits, les anciens Canadiens connaissaient pourtant bien leur langue!

### PEOPLELISER (parfois PEOPLISER)

Au cours d'une entrevue diffusée à la radio de Radio-Canada, nous entendions Christiane Charrette se vriller la langue dans tous les sens en tentant de prononcer *peopleliser* [pipèlize] comme le faisait si adroitement son interlocuteur, journa-

liste bien branché de Paris. Les langagiers comme nous écoutons d'abord avec amusement, puis avec une stupéfaction grandissante puisque nous comprenions finalement qu'en France, il était de bon ton d'utiliser ce terme anglais qui rappelle l'orientation et le contenu du magazine populaire américain *People*. *Peopleliser*, c'est le fait, pour une revue ou un journaliste, de s'intéresser d'abord aux personnalités et aux vedettes de ce monde, notamment à leur vie privée, en pensant que l'emprisonnement de la riche héritière Paris Hilton pour conduite en état d'ébriété en Californie ou les problèmes matrimoniaux du président Sarkozy intéressent la planète entière.

Quoi qu'on en pense ou dise, ce terme est bien installé dans le langage des médias français. Il a déjà produit des dérivés comme *peoplelisation*, *peoplelisme*, *peoplelisant*.

### RHUME ET GRIPPE

Nous abordons bientôt la période des infections de la gorge et des poumons, avec cerveaux alourdis et estomacs en vrac. Il est donc utile d'examiner les termes *rhume* et *grippe* afin d'éviter d'en confondre les usages et de demander un vaccin anti-rhume plutôt que le vaccin anti-grippal.

Le *rhume* afflige les humains depuis les temps les plus anciens. Il n'est donc pas surprenant que le mot utilisé pour signaler cet état soit demeuré presque inchangé à travers plusieurs millénaires. Les Grecs avaient déjà *rheuma*, mot qui signifiait « eau qui coule » (littéralement, l'eau qui coule du nez et des yeux lorsqu'on a un *rhume*).

Les Romains ont repris aux médecins grecs le terme *rheuma*, mais en lui attribuant le sens de « flux de mer », « cataracte » (songeons à cataracte : une chute d'eau, l'eau qui coule d'en haut). C'est à croire que le *rhume* des Romains était plus virulent que celui des Grecs! Encore de nos jours, le *rhume* se caractérise par des écoulements plus ou moins abondants du nez et des yeux, ce qui renforce le sens initial grec « d'eau qui coule ».

Vous vous interrogez peut-être au sujet de l'expression *rhume de cerveau*? Est-ce que les humeurs couleraient aussi du cerveau? Mais non! L'expression qui survit de nos jours remonte à l'époque où la médecine croyait encore que les fosses nasales communiquaient avec le cerveau, d'où la formation de *rhume de cerveau*.

Quant à *grippe*, le terme n'est pas issu d'Athènes ou de Rome, mais plutôt des Francs. *Grippe* est une altération du mot

francique *grip* : une griffe, un croc servant à saisir un objet avec force et rapidité. À ce sens concret, il faut rattacher l'expression *grippe-sou*, qui se dit, entre autres, d'une personne avare qui économise sur tout, qui « grippe » tous les sous qu'elle rencontre.

Parce que cette infection virale saisit la victime soudainement et avec virulence (l'idée de griffe et de rapidité du geste contenue dans le mot francique), *grippe* a servi à dénommer une attaque virale qui saisit sa victime soudainement et avec virulence (anglais : *influenza*, *flu*). De nos jours, le mot est si courant que le sens « d'agripper » et de « saisir » n'est plus perçu dans *grippe*.

### SAYNÈTE (et non scènète)

Une lectrice du *Langagier*, enseignante à l'Université Laurentienne, nous demande de commenter l'origine du mot *saynète*, terme dont l'orthographe confond parfois ses étudiants.

Pour expliquer la provenance de *saynète*, il faut d'abord examiner la première syllabe, *sayn*, qui s'écrivait *sain* (prononcé comme le mot saint ou sein). Lorsqu'on passe du dictionnaire au livre de recettes, cette syllabe suggère un produit, un gras, qui entre dans des préparations comme une croûte de tarte ou une grande friture : le saindoux (*saindoux*). L'élément *sain* de *saindoux* vient de l'espagnol *sain* (gras), sur lequel l'espagnol a formé le diminutif *sainete*, terme qui a désigné d'abord le petit morceau de graisse que le fauconnier présentait à ses oiseaux de proie pour qu'ils reviennent se percher sur son bras. De là l'idée d'un produit qui agrémente un plat. Le mot a ensuite transité vers le théâtre pour signifier une petite pièce bouffonne jouée pendant l'entracte d'une grande pièce pour, en quelque sorte, « assaisonner » les esprits des spectateurs et mieux les divertir. Le français a emprunté ce mot espagnol au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous la forme *sainette*, pour parler aussi d'une petite pièce amusante. L'orthographe *saynète* a été adoptée en 1823 pour éliminer la confusion avec un possible diminutif de scène (*scènète*, mot qui n'existe pas en français).



### Le langagier vous écoute!

Avez-vous des suggestions de Noël pour Le langagier?

Envoyez-nous un courriel à : [langagier@laurentienne.ca](mailto:langagier@laurentienne.ca)